

EUGÈNE DROLET

OU
L'ÉCOLIER MODÈLE

Suite.

Je voyais ma mère qui semblait me dire avec un air triste : Ah ! pauvre enfant, il va encore me quitter demain pour un an, ou peut-être pour toujours ! Comme il pleurera lorsqu'il pensera à sa mère !..... Mais elle s'efforçait de paraître joyeuse, afin de ne pas l'attrister. Cependant j'avais le cœur gonflé au point que je ne pouvais répondre à aucune des questions que l'on me faisait. Après avoir ainsi passé notre veillée chacun alla se coucher. Ma mère me suivit dans ma chambre. Elle ne m'adressa aucune parole. Alors je compris ce qui la rendait si triste et, ne pouvant retenir mes larmes, " Ah ! maman, lui dis-je, il faut donc te quitter demain ! Console-toi, console-toi, mon petit Eugène, me répondit-elle avec une voix tremblante, il faut faire des sacrifices pour s'instruire." Puis elle se retira dans sa chambre et j'entendis pendant longtemps les sanglots de mes sœurs. Je versai moi-même beaucoup de larmes ; enfin je m'endormis doucement. Je n'avais encore somméillé que quelques heures lorsqu'on vint me réveiller. Le moment de mon départ était arrivé. Je m'habillai, fis ma prière et bientôt la voiture m'attendait à la porte. Le moment le plus triste était arrivé, il me fallait faire mes adieux — Ah ! je ne puis exprimer les émotions que je ressentis lorsque je me jetai dans les bras de ma mère en lui disant : Adieu, maman Elle me répondit : " Adieu, mon petit enfant ; prie pour ta mère." Il m'aurait été bien doux de pouvoir embrasser mon père ; mais j'étais privé de ce bonheur ; la mort m'avait enlevé mon père quelques années auparavant. Tout ce que je pus faire, fut d'aller pleurer sur sa tombe le jour avant mon départ, et de dire un adieu à ses cendres qui me sont encore si chères Après avoir serré dans mes bras toute ma famille, je partis avec un de mes frères qui vint me conduire au port d'où je devais m'embarquer. Je fus à peu près un quart d'heure sans pouvoir lui adresser une seule parole. Mais enfin je me consolai en pensant que le soir, je serais auprès de mes bons maîtres et de mes confrères.

Je pris bientôt le bateau à vapeur, et je vis pendant longtemps mon père qui me criait : courage, courage.....

La vue seule des bords du St. Laurent aurait eu de quoi chasser mon ennui. Mais mes regards se détournèrent de ce spectacle enchanteur pour se diriger vers la maison de ma mère. La plus grande partie de la journée fut pour moi un ennui presque continu. Je ne rencontrai sur le bateau aucune personne de mes connaissances. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, je pris les chars qui devaient me conduire au collège. Je vis là plusieurs écoliers de ma classe, et l'ennui commença à me laisser. Au bout d'une heure, j'aperçus la tour de mon collège. Je trassaillis en me disant : dans quelques minutes d'ici je vais entrer dans ce cher asile. Je laissai bientôt les chars, et je me rendis immédiatement au collège. En arrivant, je vis tous mes maîtres qui me serrèrent a-

micalement la main, puis une grande partie des écoliers qui me donnèrent le même témoignage d'amitié. Je visitai tous les appartements du collège avec beaucoup de joie : c'est ainsi qu'à cette tristesse qui inondait mon âme quelques heures auparavant, succéda une joie qui me fit savourer plus que jamais les délices du collège. Cependant, dans mes récréations, la pensée de ma mère ne s'éloignait pas trop souvent de moi. Maintenant encore, cette pensée me revient plusieurs fois pendant le jour.

Eugène Drolet.

Eugène, au lieu d'emporter avec lui dans la solitude, le souvenir des amusements du monde qui trop souvent vont distraire les écoliers, après les vacances, se trouva heureux d'en être séparé. Il parut encore s'appliquer avec plus d'ardeur que les années précédentes à l'accomplissement parfait de tous ses devoirs. On aurait dit que le pieux enfant sentait que sa course sur la terre allait être bientôt terminée et qu'il devait se hâter d'avancer dans toutes les vertus : aussi faisait-il son profit de tout. Se défiant de lui-même et voulant se corriger de ses imperfections, il chargea quelqu'un de l'avertir quand il manquerait aux résolutions qu'il avait prises. Nous avons vu la fidélité parfaite avec laquelle il observait et la règle du Collège, et son petit règlement de vacances ; l'empressement qu'il apportait à mettre en pratique tous les bons conseils qui lui étaient donnés, n'était pas moins remarquable. Tous ceux qui ont été en position de lui donner quelque avis purent connaître que la parole divine jetée dans un cœur si bien préparé produisait des fruits au centuple. Son directeur a cru devoir attester qu'il ne se rappelait pas lui avoir manifesté sa volonté, même indirectement, sans qu'il l'ait exécutée. Eugène cherchait même à connaître son désir, afin de s'y conformer en tout. Aussi jamais on ne fut obligé de lui commander quoique ce soit, tant on était certain d'être écouté, jusque dans les moindres suggestions. Si quelquefois on refusait de lui donner un conseil, pour voir comment il se déciderait par lui-même, il embrassait toujours le côté qui favorisait plus la vertu, soit l'humilité contre les honneurs, soit la prudence dans la crainte des dangers.

Pourtant il y avait quelques circonstances où il fallait lui donner des ordres pour le faire agir ; c'était pour l'empêcher de se livrer à certains actes de mortification, ou bien pour lui faire prendre du repos dans ses maladies ; les jours de jeûne, il était porté à se trop priver de nourriture, jusqu'au point d'affaiblir sa santé. On fut obligé de lui défendre ce genre de pénitence. Jamais il ne se plaignait des aliments qu'on lui présentait : tout lui était bon. Souvent même, on le vit s'abstenir en tout ou en partie, des mets qui flattaient davantage ses goûts.

Pour le faire consentir à demander quelque nourriture plus délicate dans le temps de ses maladies, il fallait le lui commander avant chaque repas. Si on l'oubliait, il se contentait de ce qu'il trouvait sur la table, soit par mortification, soit par crainte de déranger les domestiques. Lui en faisait-on un reproche, il répondait : " Vous ne me l'aviez pas dit." Il lui arriva, d'après le témoignage d'un de ses condisciples qui se trouvait avec lui à l'hôpital, de goûter longtemps les remèdes, par esprit de mortification, et pour imiter Notre-Seigneur abreuvé de fiel et de vinaigre sur la croix.

à continuer.